

Brève histoire de la présence orthodoxe en France.

Introduction

Nous allons ici aborder brièvement l'histoire de la présence orthodoxe en France, ou, pour être plus précis : **pourquoi, où et comment des orthodoxes se sont-ils installés dans ce pays ?**

Il convient de préciser de quels orthodoxes on parle. On en entendra par « orthodoxes » les chrétiens de rite dit « byzantin » qui ont reconnu les sept premiers Conciles œcuméniques et qui ne sont pas unis à Rome. Le dernier Concile œcuménique a eu lieu en 843. Convoqué par l'impératrice byzantine Théodora, il a rétabli définitivement le culte des icônes. **On ne parlera pas dans cette démonstration des orthodoxes préchalcédoniens**, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas reconnu le Concile de Chalcédoine de 451 qui a défini le dogme de la double nature du Christ. Ces chrétiens sont principalement les Arméniens, les Syriaques, les Coptes égyptiens et les Ethiopiens. En fait, ils professent aujourd'hui la **même foi que l'Eglise orthodoxe proprement dite**, mais avec des formulations et des rites différents (même s'ils sont proches). Il est clair que nous sommes beaucoup plus proches de ces chrétiens orientaux que des catholiques romains, tant par la théologie que par la Liturgie. **On ne parlera pas** non plus bien sûr **des gréco-catholiques**, c'est-à-dire des catholiques de rite byzantin (à savoir le même que le nôtre) mais unis à Rome.

Les orthodoxes dont on parlera ici sont aujourd'hui environ **350 000 en France**. C'est évidemment difficile à chiffrer car il n'y a **pas de recensement religieux** en France, et aussi parce que certaines personnes sont en **situation irrégulière**, en particulier depuis les années 2000. La question qu'on va se poser est donc celle-ci : **pourquoi et comment la France**, autrefois appelée la « fille aînée de l'Eglise » romaine **est-elle devenue un des principaux lieux de destination d'immigrants originaires de l'Orient orthodoxe ?** La France est depuis toujours une terre d'accueil, elle garde encore dans le monde cette image de **patrie des droits de l'homme** et surtout, elle a toujours pratiqué un **droit d'asile non discriminatoire**, ce qui constitue un **exemple unique au monde**.

Les orthodoxes de France ont quitté leurs pays respectifs pour des **raisons très diverses** : économiques, politiques, ou encore parce qu'ils ont été bloqués en France plus ou moins accidentellement par les vicissitudes de l'Histoire. **On distinguera trois périodes dans ces mouvements migratoires :**

- **Des origines aux années 20** (jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale), où l'immigration orthodoxe a été constituée surtout de gens volontairement installés en France, souvent riches et très haut placés, mais où l'on a commencé à construire des églises et des cimetières, ce qui impliquait une installation durable en France. Durant cette période, on a involontairement jeté les bases d'une immigration plus importante dans un futur proche. Toutefois, ce premier flux est resté **très modeste**.

- **Des années 1920 à 1945**, où l'on a vu affluer **la plus grosse vague** d'immigrants orthodoxes. La majorité des orthodoxes vivant actuellement en France en sont les descendants.

- **De 1945 à nos jours**, où l'immigration orthodoxe a été beaucoup plus limitée - on verra pourquoi -, mais où elle s'est beaucoup **plus diversifiée**. On terminera par la **situation actuelle** de l'Eglise orthodoxe en France.

I. Des origines aux années 1920.

Jusqu'aux années 1920, la présence orthodoxe en France reste très modeste. Elle existe



néanmoins, d'autant plus que dès le XIXe siècle, on commence à construire des églises et des cimetières.

En 1764, une **église ambulante** dépendant de l'ambassade de Russie fonctionne à **Paris**. Il s'agit de la première paroisse russe. Elle est essentiellement destinée au personnel de l'ambassade. Son iconostase se trouve aujourd'hui dans la crypte de la cathédrale de la rue Daru, dans le VIIIe arrondissement de Paris.

En 1812, après retraite de Russie, le tsar Alexandre Ier achète un **appartement** rue de Berri à **Paris**. Il est aménagé en église, là aussi pour le personnel diplomatique et militaire, mais devient vite trop exiguë. **En 1815**, après la victoire sur Napoléon, Alexandre Ier fait célébrer une **liturgie solennelle** en présence de ses troupes sur la place de la Révolution (actuellement **place de la Concorde**).



En 1820, une première **paroisse grecque** voit le jour à **Marseille** (elle-même fondée par les Phocéens, à savoir des Grecs d'Asie mineure en 600 av. J.-C.). Ces Grecs sont majoritairement des réfugiés fuyant les Turcs, qui répriment avec une extrême férocité les premiers mouvements indépendantistes helléniques. Ceci a été immortalisé par Delacroix dans ses célèbres tableaux « les massacres de Chio, » et « les ruines de Missolonghi » ainsi que par des poèmes de Victor Hugo. Les Grecs remontent ensuite le Rhône et créent une paroisse à Lyon, puis à Paris. C'est ainsi qu'est construite la cathédrale grecque Saint-Etienne, rue G. Bizet à Paris en 1820.

Dès le début du XIXe s, les **aristocrates russes** sont de plus en plus nombreux sur la côte d'Azur, surtout à **Nice** pour y passer vacances. Ils finissent même par supplanter les Anglais qui voient souvent leur présence d'un assez mauvais œil. L'écrivain Gogol aurait d'ailleurs rédigé le brouillon des *Âmes mortes* à Nice. Très vite, la nécessité de construire une église se fait de plus en plus sentir.

C'est **en 1860** qu'est construite la **première église orthodoxe à Nice**. Il s'agit de l'**église Saint Nicolas et Sainte Alexandra**. Pourquoi ce vocable ? Après la mort accidentelle à Nice du tsarevitch Nicolas, fils d'Alexandre II, l'impératrice Alexandra, veuve du tsar Alexandre Ier décide de faire construire en sa mémoire une chapelle Saint Nicolas dans cette ville. L'édifice est donc dédié aux Saints protecteurs de ces deux membres de la famille impériale.



Sept ans plus tard, le **Cimetière russe de Nice** est aménagé sur la colline de **Caucade**. Sa présence traduit à la fois l'importance de la colonie russe et son enracinement sur le territoire français. Mais la communauté russe devient de plus en plus importante, et les deux églises déjà construites ne suffisent plus.

C'est en **1911** qu'a lieu la consécration de la fameuse **cathédrale de Nice**. Elle aussi **dédiée à Saint Nicolas**, car le financement de sa construction provient en grande partie de la cassette personnelle du tsar.



Il est intéressant de constater qu'à Nice, il y a trois églises qui datent d'avant la Révolution, qui portent toutes le nom de saint Nicolas, et sont toutes construites en l'honneur et sur l'initiative d'un membre de la famille impériale.

Dès les **années 1850**, d'autres aristocrates russes s'installent à **Biarritz**, surtout pour y suivre des cures. C'est ainsi qu'en **1854** est construite **l'église de l'Intercession de la Vierge** aménagée dans une villa. Là aussi, elle ne suffit plus pour accueillir tout le monde. C'est pourquoi une nouvelle église dédiée à **Saint Alexandre Nevsky** voit le jour à Biarritz en **1892**.

Durant la **deuxième moitié du XIXe s**, les orthodoxes commencent à devenir nombreux à **Paris**. Il s'agit surtout de membres du corps diplomatique russe, mais aussi d'étudiants serbes, grecs, bulgares... Les Russes ont rapidement besoin d'une plus grande église. Durant la **Guerre de Crimée (1853-1856)** opposant la Russie à la France, il est impossible d'obtenir l'autorisation des autorités françaises pour y construire un lieu de culte russe.

Une fois la paix signée, le projet de construction reçoit en 1857 l'autorisation de **Napoléon III** en personne. Il trouve le projet très beau. Celui-ci s'inscrit d'ailleurs dans les travaux de « l'Haussmannisation ». Les fonds proviennent de Russie et d'orthodoxes vivant en France (russes et non russes).

En **1861**, **l'église saint Alexandre Nevsky, rue Daru (VIIIe)** est achevée. 6000 Parisiens assistent à la consécration. Les hommes se découvrent au passage de l'évêque. Un journal de l'époque dit : « *ils ont exprimé par ce geste leur respect pour une confession qui a trouvé un asile accueillant en France* ». Annonce prophétique. L'édifice n'est pas seulement une église destinée aux Russes, mais à tous les orthodoxes de Paris (il était initialement prévu d'y aménager plusieurs autels afin de célébrer les offices dans plusieurs langues, ce qui ne sera finalement pas fait).



En **1914** éclate **La Première Guerre mondiale**. La Russie, alliée de la France, décide d'envoyer sur le front occidental un **corps expéditionnaire de 45 000 hommes**. Après un périple partant d'Extrême-Orient, les soldats russes arrivent à Marseille. Plus de 4000 trouvent la mort, surtout lors de la Bataille du Chemin de Dames en 1917.

En mars **1918**, les bolchéviks signent une **paix séparée à Brest-Litovsk**, laquelle est vécue par les alliés comme une trahison. C'est pour cela que le sacrifice de ces soldats russes est encore rayé de notre mémoire nationale. Dès 1917, les soldats russes sont désarmés. Pourtant, certains décident de continuer le combat : ils s'engagent dans la Légion marocaine, où 85 % d'entre eux sont tués. N'ayant pas tous pu être rapatriés, certains feront souche en France et épouseront des Françaises - tel le père de l'ancien premier ministre Pierre Bérégovoy-.

Il existe **cinq cimetières militaires russes** en France. Les deux plus importants se trouvent à **Mourmelon (Marne)**, avec une **chapelle** construite en 1936 (financée par une association d'anciens combattants russes et par le célèbre compositeur Rachmaninov) et à **saint-Hilaire le grand** (près de Metz) qui est lui aussi pourvu d'une chapelle.



Pour récapituler, **Les premières communautés orthodoxes s'installent en France au XIXe siècle**. Il s'agit essentiellement de Russes aisés et de Grecs, mais cette première vague reste **très modeste**.

II. La grande vague : 1921-1945.

Mais c'est surtout **après la Première Guerre**

mondiale que la présence orthodoxe en France augmente de façon significative. Avec **deux événements majeurs : la Révolution bolchévique en Russie et la catastrophe d'Asie mineure en 1923.**

A partir de 1921, des centaines de milliers de **Russes** fuient le régime communiste qui persécute l'Eglise dans leur pays. On peut aussi y ajouter des **Géorgiens** qui, après avoir proclamé leur indépendance en 1917, fuient leur pays envahi par l'Armée rouge en 1921.

Contrairement à une opinion communément répandue, ces « Russes blancs », comme on les appelle souvent, ne sont pas tous des aristocrates nostalgiques du tsarisme. **Il y a parmi eux des gens de toutes classes sociales et de toutes opinions.** On y trouve des artistes, des intellectuels, des écrivains, des religieux, des militaires, des cosaques, des marchands, des hommes politiques, des orthodoxes pratiquants ou non... Leur dénominateur commun ? L'impossibilité pour eux de vivre dans le régime totalitaire soviétique. Bref, ils ont le choix entre la valise ou le cercueil. **C'est donc l'élite du pays qui est partie.**

Pourquoi choisissent-ils majoritairement choisi la France comme terre d'asile ? Parce que ce pays est la **patrie des Droits de l'Homme**, mais aussi parce que de nombreux Russes cultivés sont à l'époque **francophones** et francophiles.

Au début, **ils pensent rapidement revenir dans leur pays.** Certains dorment même sur leurs valises en disant : « nul besoin de nous installer ici, la semaine prochaine, nous serons à nouveau dans la sainte Russie ! ». Mais la réalité va vite les rattraper : le régime soviétique -et avec lui l'exil-, va durer, et pour la plupart, ils ne reverront plus jamais leur patrie.

Assez rapidement, ils commencent à **s'intégrer** à leur pays d'accueil en cherchant du travail comme ouvriers chez Renault à Boulogne-Billancourt, comme mineurs dans le Nord, comme dockers au port de Saint-Nazaire, comme épiciers... Certains s'engagent même engagés la Légion étrangère. Ceux qui ne parlent pas le français essayent de l'apprendre. Une idée reçue encore tenace laisse à croire qu'ils sont riches, du fait des origines nobles de certains. Cependant, même les plus fortunés en Russie ont tout perdu dans l'exil, et de nombreux grands princes se sont retrouvés chauffeurs de taxi à Paris !

Pour ces Russes, cette intégration à la société française ne signifie pas pour autant la perte de leur culture et de leur foi orthodoxe. Au contraire : celles-ci faisant l'objet d'une destruction systématique dans leur pays natal, ils s'efforcent de les faire revivre en exil, discrètement mais efficacement. **Paris devient ainsi par la force des choses la capitale culturelle et spirituelle de l'émigration russe.**

Très vite, la cathédrale saint Alexandre Nevsky se révèle trop petite pour accueillir tout le monde. Il faut donc **construire d'autres églises**, ce qui est fait dans la capitale et ses environs : Meudon, Vanves, Clamart, **Sainte-Geneviève-des-Bois** dans l'Essonne, avec son célèbre **cimetière** qui compte plus de 10 000 tombes, dont celles de personnes très célèbres (plusieurs membres de la famille impériale, les danseurs Lifar et Nouréïev, le cinéaste Tarkovski, etc.).



D'autres lieux de cultes sont aménagés dans des appartements ou dans des garages et même dans des baraquements ouvriers, comme à Tours (Indre-et-Loire) ou à Ugine (Savoie), où le prêtre, le **père Alexis Medvedkov**, a été canonisé en 2004.

Le métropolite Euloge décide d'organiser l'Eglise russe en France. Il prend sous sa direction la plupart des paroisses et la formation du clergé. Compte tenu de l'interdiction de tout enseignement religieux en Russie soviétique, il réussit à réunir -non sans peine- les fonds suffisants pour la création d'un

séminaire dans le XIXe Arrondissement : **l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge**, qui existe toujours et qui a formé des milliers de prêtres. Lieu d'enseignement, il est aussi à l'époque un lieu de recherche et de réflexion avec de grands penseurs, philosophes et théologiens russes tels Evdokimov, Lossky, Berdiaev, Boulgakov, Florovsky... **Jusqu'en 1945, il sera le seul lieu de formation religieuse russe de toute l'Europe occidentale.**

Des ateliers d'iconographie, avec les peintres Ouspensky et Kroug et des chorales dirigées par les grands maîtres Ossorguine et Kedrov perpétuent également la tradition de l'icône et du **chant liturgique** russe. Certes, il y a aussi en dehors de l'Eglise une **vie culturelle profane** : un conservatoire, des universités, des lycées, des journaux, des centres culturels, des mouvements de jeunesse et de scouts... Mais l'Eglise orthodoxe y est très présente et demeure le ciment et le principal élément d'unité de tous ces Russes en exil.

En dehors des Russes, **il y a aussi les Grecs**. En **1923**, la guerre éclate entre la Grèce et la Turquie. L'armée grecque, inférieure en nombre et mal équipée, est rapidement défaite. C'est alors que s'opère une des plus **épouvantables purifications ethniques** de l'histoire européenne du XXe siècle : près d'un million de Grecs présents sur ces lieux depuis 3000 ans sont chassés de Turquie, rendus injustement responsables d'une guerre qu'ils n'ont ni souhaitée, ni provoquée. Ils auront tout perdu dans cet exil forcé. C'est ce qu'on appellera la **catastrophe d'Asie mineure**, qu'aucune puissance occidentale ne tentera d'ailleurs d'empêcher.

Arrivant dans un pays encore très pauvre, ne parlant parfois même plus leur langue d'origine, certains de ces **Grecs s'exilent en France**, en particulier à Marseille où des communautés existent déjà depuis longtemps. A l'inverse des Russes, cette immigration grecque n'était pas constituée d'artistes ou d'intellectuels, mais souvent de commerçants ou d'artisans travailleurs et dynamiques.

Il est indispensable d'évoquer le rôle des orthodoxes de France durant la Seconde Guerre mondiale. Dès le déclenchement du conflit la Seconde Guerre mondiale, les jeunes émigrés russes s'engagent massivement engagés dans l'armée française pour défendre leur terre d'asile. Un **monument** en témoigne au cimetière orthodoxe de **Sainte-Geneviève-des-Bois**. Une fois l'armistice signé par Pétain, certains rejoignent le général de Gaulle à Londres, tandis que d'autres ont combattu dans les FFL en Afrique du Nord. Engagé dans la Légion étrangère, le prince géorgien **Dimitri Amilakvari**, sans doute présentant son propre sacrifice, prononce cette phrase qui résume le combat de toute une génération d'immigrés orthodoxes : « la plus belle façon de remercier la France de nous avoir accueillis, c'est de mourir pour elle ». Il mettra ce principe en pratique : il sera tué en 1942 à El Alamein et repose aujourd'hui en Afrique du Nord.



Lors de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne nazie en **1941**, les Russes émigrés se retrouvent face à un dilemme : faut-il soutenir les Allemands contre le régime soviétique qui les a chassés de leur patrie ou continuer le combat pour la France qui leur a donné asile ? La majorité d'entre eux optera pour la seconde solution. Malgré leur anti-communisme, ils se sentiront doublement concernés quand les Allemands, qui ont envahi leur pays d'adoption, envahissent leur pays natal en 1941.

De nombreux orthodoxes joueront un rôle très important dans la Résistance. Le « **réseau du Musée de l'homme** » à Paris rassemble dès juin 1940 des savants qui s'opposent à l'armistice. Il comprend des émigrés russes : **Lewitsky et Vildé**. Ce dernier, co-fondateur du journal « Résistance » rédige et publie des tracts clandestins. Dénoncés et arrêtés, les membres du réseau seront fusillés en 1942 au fort du Mont-Valérien.

Les professeurs à l'institut Saint-Serge **Evdokimov et Berdiaev** participent également à des

actions de sauvetage de résistants et de Juifs, mais aussi à l'aide humanitaire aux victimes des bombardements et aux réfugiés. Le mouvement de jeunesse **Mladoross** (« jeune Russie »), calqué sur le réseau des paroisses, profite de sa connaissance de la langue pour permettre l'évasion de prisonniers de guerre soviétiques détenus en France.

Mais l'action la plus remarquable sera accomplie par quatre personnalités hors du commun : **mère Marie Skobtsova, son fils Georges, le père Dimitri Klépine, et Elie Fondaminsky-Bounakov.**

Dans sa jeunesse en Russie, mère Marie Skobtsova était révolutionnaire et athée, mais elle était en désaccord avec les bolchéviks. Au début des années 1920, elle s'exile en France où elle retrouve la foi orthodoxe qu'elle avait perdue. Après s'être séparée de son mari, elle décide de devenir moniale. Mais au lieu de s'enfermer dans un monastère, mère Marie veut continuer à agir dans le monde. Dans les années 1930, alors que la crise économique frappe durement la France, elle fonde un **centre d'accueil pour des pauvres et des sans-abris, rue de Lourmel à Paris.**

Quand la guerre éclate, le centre accueille des réfugiés et des Juifs pourchassés. Assistée par son fils **Georges**, par un prêtre, le **père Dimitri Klépine**, et par un **Juif russe, Elie Fondaminsky-Bounakov**, (il se convertira à l'Orthodoxie peu de temps avant sa mort), elle se dépense corps et âme pour aider et consoler les membres du centre. Mais en 1942, les quatre immigrés russes sont dénoncés, arrêtés par la Gestapo et **déportés.**

Elie, du fait de ses origines juives, disparaît rapidement à **Auschwitz**. Quant à mère **Marie**, à **Georges** et au **père Dimitri**, ils mourront respectivement dans les camps de **Ravensbrück, Buchenwald et Dora** en 1944. Comme chrétiens fervents allant jusqu'au martyre par amour du prochain, ils seront tous les quatre **canonisés en 2004**. Comme résistants non-violents à la barbarie nazie, le père Dimitri et mère Marie sont élevés au rang des « justes parmi les nations » au mémorial de **Yad Vashem à Jérusalem.**



C'est une fierté pour nous, orthodoxes de France, d'avoir des saints issus de l'immigration orthodoxe.

Pour résumer : c'est l'entre-deux guerre qui a été la période d'immigration orthodoxe la plus importante vers la France. C'est une immigration essentiellement russe et grecque. Les descendants sont tous devenus français mais ont conservé la foi orthodoxe.

III. De 1945 à nos jours : diversification des origines et problèmes actuels.

Durant les trente ans qui suivent la Seconde Guerre mondiale (appelés les « Trente Glorieuses »), qui se caractérisent par une importante immigration (portugaise, maghrébine) encouragée par les gouvernements et les entrepreneurs français, **peu d'orthodoxes s'installent en France**. En revanche, on assiste durant cette période à une **diversification des origines** et à des **conversions à l'orthodoxie** de Français de souche.

Juste après la Seconde Guerre mondiale, l'immigration orthodoxe vers la France reprend. Certains **Russes, Biélorusses et Ukrainiens** une fois libérés des camps en Allemagne ne souhaitent pas rentrer en URSS et rejoignent la France. Des femmes, qui ont rencontré des Français en déportation, les suivent en France et les épousent. C'est ce qu'on appelle la « **deuxième émigration russe** ».

Dans les années qui suivent la guerre, les pays d'Europe de l'Est occupés par l'Armée rouge deviennent communistes, ce qui provoque le départ de **réfugiés roumains et bulgares**, mais ce flux migratoire reste **assez restreint** du fait de la fermeture des frontières des pays appartenant au bloc soviétique et de l'apparition du « **rideau de fer** » **dès 1947**.

Dans les années 1960 et 1970, des **Serbes** viennent en France pour y trouver du travail. La Yougoslavie de Tito, bien qu'officiellement communiste, accorde en effet une plus grande liberté de circulation à ses ressortissants que ses voisins. D'ailleurs, les travailleurs serbes peuvent revenir au pays pour revoir leurs familles durant les vacances sans risquer d'y rester bloqués.

Durant cette même période, des **Grecs** fuient la violente **dictature des colonels** sévissant dans leur pays et s'intègrent souvent aux communautés déjà existantes. Certains rentrent cependant chez eux après le rétablissement de la démocratie en 1974, tandis que cette même année, des **Chypriotes grecs** fuient vers la France suite à l'invasion du Nord de leur île par l'armée turque.

En **1975**, une atroce **guerre civile** éclate **au Liban**, où les orthodoxes constituent environ un sixième de la population. Durant quinze ans de conflit, ils refuseront toujours de prendre les armes, contrairement aux catholiques maronites qui ont constitué des milices. Privés de structure militaire, les orthodoxes du Liban payeront parfois cher leur non-violence (de terribles massacres ont lieu en 1986). Souvent issus de **familles aisées et francophones**, ces Arabes chrétiens ont en priorité choisi l'exil vers la France.

Ils sont aussi rejoints par quelques **Syriens et Palestiniens** (étudiants, médecins) qui parlent la même langue et partagent les mêmes traditions. Même après la fin de la guerre du Liban en 1990, l'émigration orthodoxe libanaise -et plus largement, arabophone- a continué à cause de la pression islamiste et du conflit israélo-palestinien.

Il est intéressant de remarquer qu'aujourd'hui encore, **le Proche-Orient** (Liban, Syrie, Irak, Jordanie, Egypte, Territoires palestiniens) **continue de se vider de sa population chrétienne** - orthodoxe comme catholique-, au point qu'on est en droit de se demander ce qu'il restera du christianisme d'ici quelques années dans cette région du monde où pourtant il est né. Il est aussi étonnant de voir que les médias français font peu de cas de cette hémorragie, tandis que les gouvernements occidentaux restent souvent indifférents au sort de ces descendants des toutes premières communautés chrétiennes de l'Histoire. D'ailleurs, **en France, on confond quasi-systématiquement « arabe » et « musulman »**, en oubliant que ces pays étaient majoritairement chrétiens bien avant l'apparition de l'islam au VII^e siècle.

Après la chute du Mur de Berlin en 1989 et l'éclatement de l'URSS en 1991, les frontières des pays de l'Europe orientale sont rouvertes. Les difficultés économiques de ces pays provoquent un important afflux de **Russes, Biélorusses, Ukrainiens, Moldaves et Géorgiens** dans les années 1990 et 2000. Les Biélorusses et les Géorgiens obtiennent parfois l'asile politique, du fait des nombreuses entorses à la démocratie existant encore dans leurs pays. Certains d'entre eux n'ont d'ailleurs pas toujours de papiers.

Il faut aussi y ajouter des **étudiants roumains et bulgares**, encore plus nombreux depuis l'entrée de leurs pays dans l'Union européenne en 2007. Ce mouvement continue aujourd'hui. Certains immigreront en famille, tandis que d'autres - des **femmes** surtout -, viennent pour épouser des Français, ce qui fait d'ailleurs l'objet de tout un business sur Internet.

Il convient toutefois de préciser que tous ces nouveaux arrivants sont certes majoritairement baptisés orthodoxes, mais ne sont **pas tous pratiquants**, loin de là. Au contraire : ils sont nés dans l'athéisme soviétique et n'ont souvent qu'un lien ténu avec leur Eglise d'origine. Leur foi peut être très sincère, mais elle se manifeste souvent par l'observance de coutumes et de traditions dont ils ne connaissent pas toujours la signification.

Ainsi, quand ils s'intègrent à des communautés déjà installées en France depuis longtemps, **un fossé** apparaît parfois entre eux et les orthodoxes d'immigration plus ancienne, même s'ils parlent la même langue. Ceci est vrai en particulier pour les Russes postsoviétiques et les descendants d'immigrés des années 1920 : ils ne sont pas nés dans le même pays, n'ont pas reçu la même éducation, n'ont pas la même histoire, la même mentalité...

Il y a un autre phénomène qu'on a observé dès avant la guerre, c'est la **conversion de Français de souche à l'Orthodoxie**. Ils ont eu des parcours spirituels très divers : voyages dans des pays orthodoxes, lectures, fréquentation d'orthodoxes. Il y aurait actuellement **60 000 Français** de souche devenus orthodoxes. L'origine ecclésiale de ces convertis elle aussi très diverse : catholique, protestante, athée...

Il faut honorer ici la mémoire de **trois grandes figures de l'orthodoxie française** : le Père Lev Gillet, Olivier Clément et Elisabeth Behr-Sigel. Ils ont tous eu un parcours très différent.

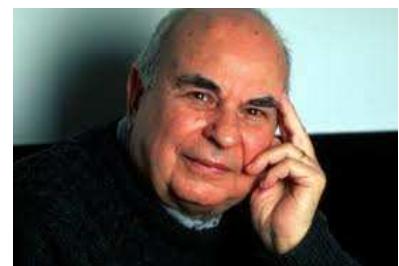
Le Père Lev Gillet (1893-1980). Après des études de philosophie, il est mobilisé pendant la Première Guerre mondiale. Fait prisonnier, il rencontre des Russes dont il apprécie rapidement la culture et la foi. Après la guerre, il devient moine catholique romain, puis greco-catholique en Ukraine polonaise en 1928. Il entre dans l'Eglise orthodoxe la même année et ouvre la première paroisse orthodoxe francophone. Il est l'auteur de nombreux livres de théologie qu'il signe par « un moine de l'Eglise d'Orient ».

Elisabeth Behr-Sigel (1907-2005). Protestante alsacienne, elle rencontre le Père Lev Gillet ainsi que des professeurs de l'Institut Saint Serge. Elle devient orthodoxe en 1929. Grande théologienne, elle publie de nombreux ouvrages, en particulier sur la place de la femme dans l'Eglise.



Olivier Clément (1921-2009). D'origine cévenole et athée, il est historien de formation. Il passe de nombreuses années dans l'« errance » spirituelle : athéisme, spiritualités orientales... Il rencontre des professeurs de l'Institut Saint Serge et devient orthodoxe en 1957. Il raconte son cheminement dans son remarquable ouvrage *L'Autre Soleil*. Auteur de plus de trente livres sur l'orthodoxie, professeur à l'Institut Saint Serge, ouvert au dialogue avec le monde moderne et les défis de notre temps, il aura été le **plus grand théologien orthodoxe francophone de la fin du XXe siècle**.

Il convient maintenant de voir le **résultat de tous ces brassages** : cela donne un **tableau très contrasté** et engendre une **situation extrêmement complexe** de l'Orthodoxie en France.



En France, et en Occident en général, les métropoles, archevêchés ou diocèses sont ethniques : grecs, roumains, serbes, arabes etc, tandis que les Russes sont eux-mêmes divisés en plusieurs juridictions. Les diocèses **sont également superposés** : plusieurs évêques cohabitent dans une même ville. Toutefois, lesdits évêques ne sont pas évêques de la ville dans laquelle ils résident : notre Archevêque Gabriel, par exemple, réside à Paris mais a le titre d'Archevêque de Comane, un ancien archevêché d'Asie mineure qui n'existe plus depuis des siècles (!). La situation ecclésiale actuelle est donc **contraire aux canons** de l'Eglise orthodoxe : **l'Eglise est locale et non ethnique**. Autrement dit : **un lieu, un évêque**. Un concile réuni à Constantinople en 1872 a condamné le **phylétisme**, c'est-à-dire le **découpage des évêchés en fonction de critères ethniques**. On peut cependant constater avec amertume que celui-ci a encore

de beaux jours devant lui.

A partir des années 1960, beaucoup d'orthodoxes de France de toutes origines ont œuvré pour **l'édification d'une Eglise locale** (pas une Eglise spécifiquement française, mais une Eglise multiethnique avec des diocèses territoriaux dirigés par des évêques dont l'origine ne serait pas prise en compte). Des structures telles que le Comité inter épiscopal créé en 1967 (aujourd'hui rebaptisé Assemblée des évêques orthodoxes en France), ainsi que la Fraternité Orthodoxe en Europe Occidentale vont dans ce sens. L'utilisation de plus en plus fréquente du français dans les offices -et ce dans toutes les juridictions- traduit également une volonté d'enracinement local. Remarque importante : **la langue** utilisée dans les offices **n'a rien à voir avec le patriarcat** ou le diocèse auquel on appartient : on peut très bien être du Patriarcat de Moscou et célébrer en français. Il y a même, près de Bordeaux, une paroisse relevant du Patriarcat de Belgrade qui célèbre partiellement en occitan (!).

Pour simplifier, et même si ce tableau mérite bien des nuances, **la plupart des orthodoxes français ou issus d'immigration ancienne** (et donc déjà parfaitement intégrés dans ce pays depuis plusieurs générations) **souhaitent** construire **une Eglise locale** multiethnique avec des évêques territoriaux. Chaque communauté célébrerait dans la langue -ou les langues- de son choix, sans que cela ne détermine l'appartenance à tel ou tel Patriarcat. **Mais c'est pour l'instant un vœu pieux : Pourquoi ?**

Au départ, les paroisses étaient mono ethniques, principalement russes ou grecques. Mais depuis les années 1970 et 1980, beaucoup d'entre elles avaient évolué en devenant francophones ou bilingues, et dans de nombreux cas multiethniques, surtout dans les petites villes. **La situation s'est compliquée avec la chute du communisme et l'arrivée de nouveaux immigrants venus d'Europe de l'Est**. A côté de paroisses francophones multiethniques cohabitent des paroisses mono ethniques issues d'immigration ancienne ou plus récente. La création de nouvelles paroisses ethniques, destinées aux nouveaux immigrants, « court-circuite » un énorme travail d'assimilation précédemment accompli. Cela a également créé des « **distorsions** » **entre paroisses d'immigration ancienne et récente**.

Voici **quelques exemples** pour illustrer ce problème. Depuis les années 1990, **la métropole roumaine** crée des évêchés en Europe occidentale, alors qu'une assemblée préconciliaire tenue à Chambésy (Suisse) en 1993 avait recommandé de ne pas le faire tant que le statut de l'ensemble de l'Eglise orthodoxe en Occident ne serait pas réglé. **Le Patriarcat de Moscou** a créé un séminaire près de Paris et entreprend la construction d'une cathédrale près de la Tour Eiffel (un autre séminaire sera aménagé non loin de là dans les anciens locaux de météo-France), alors qu'il y déjà l'Institut Saint Serge et la cathédrale de la rue Daru. En 2010, le Patriarcat de Géorgie a créé une paroisse à Paris sans même prévenir la communauté géorgienne déjà existante. On pourrait continuer la liste encore longtemps...

Une chose cependant est sûre : seul un **concile panorthodoxe** sera en mesure de régler tous ces problèmes et de statuer sur la situation des différentes juridictions orthodoxes en Europe occidentale. Ledit concile est en préparation depuis plusieurs décennies, mais il ne s'est toujours pas réuni pour diverses raisons. Une plaisanterie de mauvais aloi court parfois dans nos paroisses, selon laquelle le Concile panorthodoxe ne se réunira qu'à la Parousie !

Conclusion

Grecs, Russes, Ukrainiens, Roumains, Libanais, Serbes, Bulgares, Géorgiens... tous ont été **jetés sur les routes de l'exil par la violente histoire du XXe siècle** ou sont venus -et continuent de venir- en France dans l'espoir d'une vie meilleure, pour fuir la guerre, la dictature, les persécutions ou l'absence de perspectives d'avenir. Ils ont donné à ce pays des artistes, des écrivains, des intellectuels, des scientifiques. Ils ont eux aussi participé à la **Résistance** pendant la Seconde Guerre

mondiale et ont contribué au développement économique, culturel et spirituel de ce pays. Leurs descendants se sont parfaitement intégrés à la société française, tout en conservant leur foi et leurs traditions. Loin de tomber dans le communautarisme et le repli identitaire ambiants, ils participent activement -et ce dès l'avant-guerre- **au mouvement oecuménique** avec les autres Eglises chrétiennes et au dialogue interreligieux avec les Juifs et les musulmans.

Mais de nombreux problèmes demeurent : un statut ecclésial non réglé et le nationalisme, véritable cancer de l'Eglise orthodoxe. On pourrait terminer par cette réflexion par une citation d'un grand spirituel serbe de la fin du XXe siècle, le Père Justin Popovic : « *le Corps du Christ ne se divise pas* ». Lorsque nous comparaîtrons devant son redoutable Tribunal, le Seigneur ne nous demandera pas notre passeport ni notre arbre généalogique, mais ce que nous aurons fait durant notre vie. C'est sans doute à cette question que nous, orthodoxes en France, devons réfléchir pour relever les défis du présent et de l'avenir, en n'oubliant jamais que la première patrie de tout chrétien, c'est le Royaume de Dieu.